

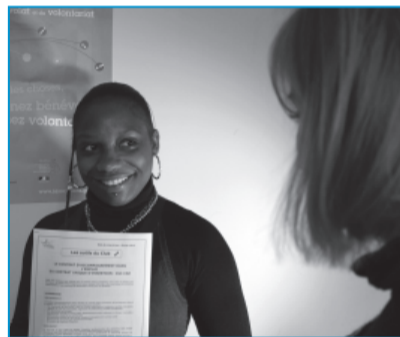
LE 14^e AIME LE CINÉMA

CROIX-ROUGE

Le siège de la Croix-Rouge redynamise le quartier de la Porte-Didot. > PAGE 2

INSERTION DES JEUNES

Florimont mobilise les 400 associations du 14^e. > PAGE 2



BRICORECYCLAGE

Pour les artistes du recyclage.

> PAGE 6



LA JIL

Quand les ados improvisent.

> PAGE 6



Agnès Varda et Corinne Marchand au Parc Montsouris, sur le tournage du film *Cléo de 5 à 7* (1961)

● Le 14^e et le cinéma c'est une longue histoire d'amour. En 1958, le quartier Plaisance comptait sept salles. Toutes ont disparu, mais d'autres se sont créées. Les tournages de films ont porté à l'écran des lieux de l'arrondissement telles la rue Daguerre, la tour Montparnasse, la prison de la Santé ou la Cité universitaire. S'inscrivant dans la lignée des deux ciné-quartiers gérés l'un par les conseils de quartier Pernety et Didot-Porte de Vanves et l'autre par celui de Mouton-Duvernet, "Ciné14-le cinéma du jeudi" propose, en partenariat avec La Page, un rendez-vous mensuel au Chaplin Denfert. En séance inaugurale le 7 mars, un film entièrement tourné dans le 14^e : *L'événement le plus important depuis que l'homme a marché sur la lune* (1973) de Jacques Demy. > SUITE PAGE 4-5

Le 14^e vu par des touristes

Le 14^e, bien sûr que je le connaissais, je l'ai habité il y a quelques années... puis j'ai dû le quitter pour des raisons familiales. Un jour, au hasard d'un retour dans ce quartier, un panneau retient mon attention : "Impasse Florimond". Je vois la photo de Georges Brassens. C'est alors que la honte m'envahit : j'ai vécu en face de cette maison sans savoir que Georges, Jeanne, Marcel et les chats avaient partagé des moments intimes ici ! J'ai eu tellement honte que j'ai décidé de m'intéresser sérieusement à ce quartier et j'ai choisi de partager mon plaisir en organisant des balades en petits groupes.

Pourquoi visiter le 14^e ?

Des Canadiens me demandent : "J'ai envie de visiter autre chose que Montmartre ou les Champs-Élysées, je veux voir un quartier où vivent les Parisiens, ceux qui habitent cette ville touristique... et qui y travaillent aussi." Tant mieux ! Mon 14^e n'est pas le boulevard Montparnasse et sa tour ; c'est un quartier faubourien avec ses rues pavées, ses nombreuses impasses et ses jardins cachés comme celui de la rue de Chatillon... Pendant ces balades j'aime ressentir l'émotion des touristes

qui demandent : "C'est vraiment là que Brassens habitait ?", en pensant que cette petite maison n'est pas à la hauteur de sa (mauvaise) réputation. Un moment de silence s'installe puis le refrain arrive...

Ce qu'ils recherchent c'est aussi un échange avec un(e) parisien(ne), une rencontre pour parler du quotidien : "Quand on voit toutes ces boutiques et tous ces cafés, on n'a pas l'impression d'une crise économique !". Et la discussion se poursuit souvent autour d'un verre...

La balade commence par la rue du Moulin Vert. Nos voisins Italiens imaginent Giacometti sculptant dans son atelier, puis traversant la rue d'Alésia sous la pluie, comme le montre la fameuse photo d'Henri Cartier-Bresson. On poursuit notre chemin par la rue des Thermopyles, puis vers le Château ouvrier. Devant le jardin partagé de la place de la Garenne des Australiens me disent : "On comprend qu'il y a du lien social, on sent une âme". On se dirige ensuite vers l'église Notre-Dame du Travail ; des Américains sont vraiment surpris : "On se croirait dans une usine !". L'abbé Soulangue-Bodin a bien atteint son objectif...



En fin de parcours, en découvrant la vue sur la Tour Eiffel depuis la place de Catalogne, une question revient régulièrement : "Pourquoi ne parle-t-on pas plus de cet arrondissement dans les guides ?"

DOMINIQUE VEYRAT
www.paris-ludic.com

Le siège de La Croix-Rouge française réveille le quartier

● Une ruche de près de 1 500 personnes occupe les bâtiments désaffectés de l'hôpital Broussais et ranime le commerce de proximité.

“Jusqu'en 2005, notre rue était sinistrée! Le départ de l'hôpital Broussais vers l'hôpital Georges Pompidou avait provoqué un exode des commerçants qui a duré une dizaine d'années” raconte Monsieur Georges, dit Papy, patron de la brasserie La Terrasse. À cette période, l'AP-HP (Assistance publique - Hôpitaux de Paris) souhaitait vendre terrains et bâtiments de l'hôpital Broussais. Face à cette menace, les élus du 14e voulaient “éviter que Broussais ne devienne une friche”. Le maire, Pierre Castagnou, cherchait des alternatives pour “maintenir la vocation sanitaire et de recherche des bâtiments; créer des emplois et des activités pour participer à la revitalisation du quartier”. C'est ce qui s'est profilé dès 2006 quand la Croix-Rouge a quitté les quartiers luxueux des Champs-Élysées pour installer son siège national dans une partie de l'ancien hôpital Broussais. Les commerçants de la rue Didot fondaient beaucoup d'espoirs sur cette nouvelle clientèle qui viendrait compenser le départ des agents hospitaliers de l'hôpital déserté. Le Parisien s'en faisait alors l'écho: “Avec la Croix-Rouge, j'espère retrouver mon activité d'avant 2000”, déclare Ramsès Faheem,



© ALAIN GORICH

fleuriste rue Didot qui a vu son chiffre d'affaires divisé par deux et a dû se séparer de ses deux vendeurs, “pareil pour le café, le resto, le marchand de journaux” ajoute-t-il. “Même si j'ai des habitués, même si ma boutique est là depuis quarante ans, il y a des jours

où je ne fais pas une seule vente”. En 2013, les commerçants des métiers de bouche ont retrouvé le sourire: “La Croix-Rouge est une bougie ranimée pour éclairer notre rue” déclame aujourd'hui Monsieur Georges. Seule l'agence des pompes funèbres a été délocalisée, faute de clients!

Le projet initial prévoyait l'implantation rue Didot d'une Croix-Rouge internationale en miniature comprenant le siège national, le siège régional francilien, le centre opérationnel d'urgence et des écoles d'infirmiers et de cadres de santé. Un centre de formation était également prévu pour initier les hôtesse de l'air au secourisme. Le projet offrait enfin l'ouverture d'un centre d'histoire sur le mouvement humanitaire. Aujourd'hui, le siège régional d'Ile-de-France ne figure plus au tableau (il est implanté à Noisy-le-Grand) pas plus que le musée de l'humanitaire, remplacé par un hall d'expositions temporaires. Depuis février

La Croix-Rouge en action

La Croix-Rouge est le plus grand et le plus ancien mouvement humanitaire de la planète qui prend part à 76 projets dans 38 pays. La Croix-Rouge française est une association engagée depuis plus de 140 ans sur de nombreux fronts de lutte contre les précarités. Aujourd'hui 52 000 bénévoles y participent. C'est aussi une entreprise à but non lucratif dont les services couvrent les champs sanitaire, social, médico-social et de la formation. En France, chaque année, la Croix-Rouge française aide 1 million de personnes en situation de précarité. Elle assure la gestion du 115 (numéro d'urgence national) dans 8 départements et 112 dispositifs de Samu social dans 60 départements. Elle gère 633 lieux de distribution alimentaire (dont

90 épiceries sociales), 732 points de distribution vestimentaire et 3 250 places d'hébergement d'urgence toute l'année (et 1 000 places de plus l'hiver).

La Croix-Rouge a récemment défini son maillage de proximité sur trois échelons territoriaux: la région fédère les échelons départementaux, et les 167 délégations locales sont redéployées en 130 unités locales. En Ile-de-France, la Croix-Rouge représente plus de 200 établissements sanitaires, sociaux et médico-sociaux. Sur le territoire parisien les vingt arrondissements ont maintenu leur configuration, à l'exception des 3e et 10e arrondissements qui ont regroupé leurs unités. Les bénévoles du 14e arrondissement sont basés au 72, rue Hallé.

2006, date de l'emménagement officiel, près de 400 personnes travaillent en permanence dans les bâtiments rénovés pour animer le siège national de l'organisation caritative. Broussais est ainsi devenu le cœur d'un réseau national qui mobilise près de 52 000 bénévoles et pilote 17 000 salariés répartis dans plus de 550 établissements.

Vingt directions sous le même toit

L'organisation centrale est ramifiée sur trois pôles: le premier est identique à celui de toutes les grandes entreprises (ressources humaines, direction financière), le second couvre des services qualifiés de “métiers” chargés d'insuffler les bonnes pratiques à l'ensemble de ses établissements, et le troisième sert de levier aux actions stratégiques: financement, gestion, pilotage, organisation, et ressources humaines. En bref ce sont une vingtaine de grandes directions qui se côtoient dans cette ruche.

L'administration partage un espace de 16 000 m², jardins compris, avec le secteur de la formation professionnelle, exclusivement orientée vers les métiers historiques de la Croix-Rouge: infirmiers, ambulanciers et cadres-infirmiers. Près d'un millier de stagiaires et d'étudiants viennent chaque jour suivre les cours et les sessions temporaires. Le siège héberge également les formations organisées par l'hôpital privé Saint-Joseph, son voisin. Quant à la formation des bénévoles, elle est prise en charge par les structures locales et régionales, à l'exception de celle de l'Ile-de-France qui se fait sur le site de Didot.

Les services communication et relation presse de la Croix-Rouge n'ayant pas daigné répondre aux nombreuses demandes d'entretiens déposées par La Page pendant trois mois, cette enquête n'a donc pu atteindre tous ses objectifs.

ALAIN GORICH

Maladies rares et autisme

Les bâtiments en façade de la rue Didot appartiennent toujours à l'AP-HP. Dans cette imposante bâtisse de brique, des familles du personnel hospitalier partagent des appartements de fonction. Mais la Plate-forme des maladies rares, née du Téléthon, est le principal occupant de cet imposant édifice: depuis 2001 plus de 200 associations y sont regroupées pour faire avancer la cause de plus de 7000 maladies rares et pour améliorer la vie des

personnes malades et de leurs familles. Une centaine de salariés y travaillent quotidiennement. Des locaux sont également aménagés pour le fonctionnement de services d'hospitalisation à domicile et d'un établissement éducatif qui accueille des personnes autistes.

En savoir plus: Plateforme maladies rares: www.alliance-maladies-rares.org 96, rue Didot 75014 Paris; 01.56.53.53.47

Insertion professionnelle des jeunes

16-25 ans, modes d'emplois

● Depuis 2009, l'association Florimont a mis en place un dispositif, unique sur Paris, dont le but est l'insertion professionnelle des jeunes âgés de 16 à 25 ans (1).

Grâce au projet “Mobilisation des associations pour l'insertion des jeunes” Florimont a permis à soixante et onze jeunes de décrocher un premier emploi rémunéré. “Avec ce projet, il s'agit de répondre à deux objectifs. D'une part, de contribuer à ce que des jeunes acquièrent des compétences transférables dans le monde du travail; d'autre part, de permettre à des associations de développer leurs actions à des coûts très accessibles”, explique Aurélie Défy, coordinatrice du projet. Ce dispositif repose sur une coopération entre la Mission Locale Paris d'Avenir, Florimont et les associations.

La mobilisation des associations

La première étape a consisté à identifier les employeurs potentiels. Pour cela, 400 associations du 14e ont été sollicitées avec l'aide de la Mission Locale. “C'est Florimont qui m'a appelée pour me parler de son projet et me proposer de recruter une personne via la Mission Locale grâce à l'aide de l'État”, explique la directrice du centre social Didot. “C'est comme cela que

j'ai embauché, pour l'année 2011-2012, une animatrice socio-culturelle”.

Lorsqu'une association est intéressée, un diagnostic est établi. “Nous faisons le point sur les besoins et les possibilités de l'association en termes d'emploi, de stages et de bénévolat”, continue Aurélie. Cette rencontre est aussi une occasion d'informer l'association sur les contrats aidés mis en place par l'État. “L'aide peut aller jusqu'à 80% du Smic horaire pour une durée de travail entre 26 et 30 heures”. Dès que la décision d'embaucher est prise, l'association établit un profil de poste en prenant soin qu'il soit bien défini et que les compétences soient transférables en entreprise. Il faut toujours garder à l'esprit que ces métiers doivent permettre aux jeunes de s'insérer dans un emploi durable et correspondre à une demande du marché. Quelques exemples de postes occupés dans les trente-trois associations employeurs: agent comptable, animatrice socio-culturelle, animateur son, aide-cuisinier, chargée d'accueil, coordinatrice de projet, aide auxiliaire de puériculture. Si l'association a des

difficultés à rédiger le profil, Florimont lui apporte aide et conseils. Une fois le profil déterminé, Aurélie le transmet à la Mission Locale. Cette dernière diffuse alors l'information auprès de son public et identifie les jeunes susceptibles de remplir les conditions de l'offre. Cette présélection effectuée, elle les prépare à leur futur entretien: conseils, simulations, refonte – si besoin – du curriculum vitae. “Ce que j'ai apprécié, c'est le filtrage des candidatures par la Mission Locale. Par conséquent, les réponses à notre annonce correspondaient à ce que nous avions demandé”, raconte la directrice du centre social Didot.

Un moyen pour acquérir de nouvelles compétences

L'objectif premier de ce projet est de donner aux jeunes l'opportunité d'accéder à un premier emploi mais aussi un moyen de les former. Tout d'abord au sein même de l'association. Cette dernière doit désigner un tuteur (salarié ou non). Cette personne est chargée, tout au long du contrat, de guider

l'employé dans sa prise de poste, de lui expliquer comment effectuer les tâches demandées. “Les six premiers mois de son contrat ont été dédiés à l'observation, encadrée par une professionnelle diplômée qui est sa tutrice”, explique Anne Legras de la crèche La Porte Entr'ouverte à propos de sa jeune recrue, Mariamah. “Le but étant d'une part de la familiariser à l'environnement de la petite enfance et d'autre part de la faire progresser dans ses pratiques liées à un collectif d'enfants. Au fur et à mesure, nous lui donnons de plus en plus de tâches sous la supervision de la tutrice. Des réunions régulières sont organisées pour faire le point. Ces six premiers mois nous permettent de connaître l'aptitude du jeune à entrer dans une formation théorique. Par le biais de l'OPCA (2) à laquelle nous cotisons elle va pouvoir suivre ainsi un CAP Petite enfance” raconte Anne Legras. Autre exemple: Mamadi qui a été embauché au Cepje (Centre paroissial d'initiative jeunesse) en décembre 2012 comme animateur va suivre une formation pour connaître

les techniques de mixage son. Par ailleurs, les jeunes continuent à être suivis par leurs conseillers de la Mission Locale pour les aspects plus personnels comme l'accès au logement, la santé, les loisirs et la culture et, s'ils le souhaitent par la cellule parrainage mise en place au sein de Florimont.

À la fin du contrat, un bilan est établi entre le jeune et l'association. La Mission Locale n'intervient que s'il y a renouvellement du contrat. Elle mène alors un entretien avec l'association et un autre avec le jeune. L'objet de ces entretiens est d'une part de savoir si les objectifs choisis par les uns et les autres ont été atteints et d'autre part, il s'agit de fixer un nouvel axe de formation. “Car l'idée c'est qu'ils augmentent leurs compétences”, conclut Aurélie.

Le résultat de cette mobilisation des associations: certains jeunes ont repris une formation longue après leur fin de contrat, certains ont été renouvelés dans leur poste et d'autres ont été embauchés en contrat à durée indéterminée.

Pour l'année 2013, il est prévu une extension du dispositif à d'autres arrondissements. Le 13e semble en bonne place.

MURIEL ROCHUT

(1) Film réalisé pour Florimont par l'association Starayafilms (<http://www.chateau-ouvrier.fr/mediatheque/films-et-videos/16-25-ans-Modes-d-emplois-2009>)

(2) Organisme paritaire collecteur agréé: organisme qui collecte les cotisations des entreprises pour assurer la formation professionnelle des salariés

Contact de Florimont: 01.42.79.81.30 www.chateau-ouvrier.fr

Hommage à Patrick

Ce numéro du journal n'aura pas été mis en page par notre fidèle maquettiste Patrick Slifi. Notre ami nous a quittés tragiquement le 14 décembre dernier ; à 55 ans, comme c'est prématuré !

Maquettiste professionnel pour un grand groupe d'édition, il avait mis son savoir-faire au service de La Page : un des pionniers du journal de quartier puisqu'il le maquettait depuis le numéro 7 (été 1990), soit 22 ans durant. Dans cette même édition, il signalait du nom d'Image un article évoquant le café-concert Le Magique, rue de Gergovie, animé par Marc Havet et sa femme Martine, devenus des amis. Écoutons ce qu'en disait Patrick !

“De la vie de nos quartiers, nous sommes tous responsables. Nous nous plaignons du

peu d'animation, de la perte de certaines valeurs humaines. Nous évoquons sans cesse le passé et la convivialité perdue... Il est pourtant encore des lieux, rares certainement, que l'on fréquente trop peu et dont on mesure l'importance le jour où l'on se dit “Tiens il y a longtemps que je n'y suis pas allé”, et que l'on se retrouve devant un lieu transformé, voire rasé. Alors on réalise ne pas avoir assez vécu ces moments-là... Ce que je viens d'écrire, Marc Havet le chante et bien d'autres choses, s'accompagnant au piano. Il dit des mots que vous connaissez peut-être déjà, mais avec quel humour et quelle sensibilité.”

Quand, à l'issue d'un week-end de bouclage, nous lui remettons parfois un chemin de fer (proposition de mise en

page) un peu bancal, Patrick ne manquait pas de s'exclamer “Ils abusent !” Puis, avec beaucoup de bonne volonté, de patience et de talent, il s'attelait à l'ouvrage. Toujours disponible malgré ses légendaires retards aux rendez-vous ! Esprit ouvert, esprit libre, libertaire, il était curieux de tout. Une belle culture, même, acquise au gré d'une vie un peu chaotique et de rencontres toujours renouvelées, jusqu'au-delà des mers. Cet éclectisme allait de la littérature à l'histoire et à la politique en passant par l'œnologie. Une manière de voir, de vivre, guidée par la tolérance et une grande générosité. Rien ne lui plaisait tant que de faire partager ses lectures aux personnes qu'il aimait.

Patrick était aussi le sportif de l'équipe. Il ne ratait jamais les 10 kilomètres du 14e portant les couleurs de La Page et, depuis deux ans, celles du Collectif logement Paris 14, et en compagnie de membres de l'association La Chaîne de l'espoir. Le marathon de Paris et celui de Barcelone, avec son ami José, n'avaient plus de secret pour lui. Ses foulées l'avaient entraîné sur le Marvejols-Mende et il s'était même lancé à l'assaut du raid nocturne de Saint-Étienne à Lyon, un parcours mythique, en plein décembre, via les crêtes des Monts du Lyonnais. C'était Patrick... repousser ses limites. Il y trouvait un équilibre. Depuis quelques années, il aimait aussi se ressourcer à la campagne dans la maison qu'il avait rénovée dans la Manche, non loin de la mer. Là encore, il s'y était fait de nombreux amis.

Patrick, tu nous manques et nous pensons fort à ta femme, Adélaïde, et à ton fils Sammy.

L'ÉQUIP'PAGE



Patrick (à gauche) vend La Page, rue Daguerre. Maquettiste du journal de quartier depuis 22 ans, il était aussi le sportif de l'équipe.



De gauche à droite, un visiteur, Alexia, Julien, Chantal, Karim et Françoise

Porte d'Orléans Un Espace jeune très attendu

L'espace s'adresse à tous les jeunes de 10 à 25 ans, sur la base de la gratuité”, explique Chantal Godinot, présidente du conseil de quartier Jean Moulin-Porte d'Orléans, en faisant visiter le local : 117 m² rénovés, 103, boulevard Jourdan, au rez-de-chaussée d'un immeuble de la Régie Immobilière de la Ville de Paris (RIVP). Les jeunes en ont choisi le nom : Le Miroir.

“Le conseil de quartier demandait cet équipement depuis des années”, poursuit Chantal. “Dans la partie sud du quartier, entre la rue de la Tombe-Issoire, le périphérique et la rue des Plantes, il n'y avait rien pour les jeunes : ni activités associatives, ni salles de réunion – pour les moins jeunes non plus d'ailleurs. Pourtant, rien que dans les immeubles de la RIVP situés entre le périphérique et les Maréchaux, on recense 1 500 familles ! Cela en fait des jeunes, et de l'énergie à dépenser !” La mairie du 14e est aujourd'hui convaincue de l'importance de telles structures. C'est Vincent Jarousseau, adjoint au maire chargé de la Jeunesse et des Sports, qui suit attentivement le projet.

L'association Aide au Choix de Vie (ACV) a été désignée comme délégataire de service public par la Ville de Paris. L'association a, depuis 1981, une expérience d'éducateurs de rue et d'aide

à l'insertion. Elle coordonne aussi deux autres structures pour les jeunes dans le 20e. Pour le Miroir, l'équipe responsable, dirigée par Dominique Shemla, comporte deux animateurs médiateurs, Julien et Karim, une animatrice culturelle, Françoise, et une animatrice en service civique, Alexia.

Pour un avenir meilleur

L'objectif est d'aider les jeunes à se construire un avenir et ACV a carte blanche pour y parvenir, depuis l'accompagnement à la scolarité pour les plus jeunes jusqu'à l'insertion professionnelle des jeunes adultes. “C'est un public respectueux”, dit Karim, “très demandeur, de sport, de sorties, de séjours vacances, mais aussi de stages : ils ont plein d'idées”. Karim les connaît déjà tous, il a travaillé au Centre paroissial d'initiatives jeunes (Cepije) et à l'association culturelle et sociale Eure Maindron Didot (Acsem). Julien, qui avait participé à une étude-diagnostic pilotée par la Fondation Jeunesse Feu Vert dans le sud du 14e, compte sur un public régulier d'environ quatre-vingt jeunes, “pour le moment plutôt des garçons, de 12 à 20 ans” précise-t-il. Mais l'équipe espère aussi séduire la gent féminine, peut-être avec les activités culturelles et artistiques dont parlent Françoise et Alexia. “Pour réussir”, dit Karim, “l'important c'est la confiance”.

Toutes les activités ne peuvent se faire sur place, mais ACV compte travailler avec d'autres structures du 14e : les centres d'animation Marc Sangnier, Vercingétorix, le centre social Maurice Noguès ou des associations, comme les Jardins numériques et l'Acsem et le stade Elisabeth, qui offre ses activités sportives à partir de 17h30.

Et la commission Jeunesse du conseil de quartier, a-t-elle fini son travail ? Chantal espère bien qu'elle pourra insuffler des projets, notamment des animations, que les jeunes pourraient prendre en charge afin de remettre un peu de vie dans le quartier qui en a bien besoin. Il est déjà prévu que Le Miroir sera partie prenante de l'organisation du barbecue du conseil de quartier. Rendez-vous à la fin juin !

ANNETTE TARDIEU

Contact Espace Jeunes : Dominique Shemla tél. 06.09.09.90.63

Quartier de la Cité de l'Eure Retour des associations en pied d'immeuble

● Sport et activités socioculturelles dans les locaux rénovés de l'Acsem.

L'association culturelle et sociale Eure Maindron Didot (Acsem) a retrouvé ses locaux après un an de travaux de rénovation. Le 6 bis, rue Hippolyte-Maindron s'est refait une façade mais aussi une restructuration intérieure qui facilite la circulation des personnes. Les associations de ce collectif ont fêté leur réinstallation le 25 janvier dernier.

L'Acsem, gestionnaire des locaux collectifs résidentiels

C'était au temps où les promoteurs bénéficiant de l'aide de l'État étaient tenus d'offrir des espaces communs dans les constructions d'ensembles de plus de 100 logements. Les locaux collectifs résidentiels (LCR) pouvaient être affectés à trois sortes d'usages : des activités d'entretien ou complémentaires (bricolage, buanderie, cabine téléphonique, coopérative d'achats), des réunions de jeunes ou d'adultes, des ateliers-clubs. La première activité sportive organisée dans les locaux de la Cité de l'Eure fut le tennis de table, (toujours présent aujourd'hui). Puis l'Acsem, née en 1979 de la volonté conjointe de Pierre Castagnou, alors futur maire adjoint, des dirigeants d'Immobilier 3F et d'un habitant de la cité de l'Eure, Jean-Pierre Enock (1), a permis le développement de toute une palette d'activités. Jusqu'à ce que la dégradation des lieux due au manque d'entretien par le bailleur et le vieillissement des installations conduisent à une menace de fermeture par la Préfecture de police. Il fallut à nouveau beaucoup d'énergie à quelques-uns pendant près de quatre ans pour élaborer

un projet social et faire engager la réhabilitation des lieux par le bailleur et la Mairie du 14e.

Une nouvelle dynamique à mettre en œuvre

Tant bien que mal les associations s'étaient organisées le temps des travaux pour continuer leurs activités hors les murs. Une entrée de bâtiment visible et qui donne envie d'y entrer établit une nouvelle relation avec le quartier. Recrutée dans le cadre du programme d'aide à l'insertion des jeunes de l'association Florimont, une salariée, Sherylane, assure notamment une permanence d'accueil. Voilà des atouts pour repartir à la conquête des habitants de la Cité. En effet, des associations comme Migrants Plaisance (aide aux devoirs, alphabétisation), le Centre paroissial d'initiatives Jeunes (boîte sportive), La Porte Entr'ouverte (crèche parentale), Diapasons (danse, gymn douce) et plus récemment Ludido (ludothèque) y attirent des habitants des alentours. Mais d'autres activités sportives et culturelles (arts martiaux, théâtre, chant...) sont quasi-exclusivement fréquentées par des adhérents venant de tout Paris du fait de leur notoriété. Jean-Jacques Vally, président de l'Acsem depuis 2009, est un ardent défenseur du projet social : l'accessibilité pour tous les habitants de la cité ou des proches environs grâce à un tarif préférentiel dans toutes les associations du collectif pour les personnes en difficulté financière. Animateur de l'association Karaté Shotokan de Paris, lui-même propose une initiation gratuite au karaté le mercredi matin pour les 6 à 12

ans. À noter que ce sont surtout des filles qui se sont inscrites !

Il reste des créneaux disponibles en journée pour la salle polyvalente de 140 m² et la salle d'activités de 40 m². Toute association à but culturel, social ou sportif – proposant ses activités à l'intention d'amateurs est la bienvenue pour rejoindre le collectif.

F. C.

(1) www.acsem.org

Permanence au 6 bis, rue Hippolyte-Maindron. Tél. 01.45.41.46.54 port. 06.95.65.93.24

contact : acsem.dure@gmail.com

● Votre journal de quartier

Journal farouchement indépendant et sans subventions

“La Page” est publiée depuis 1988 par l'association de bénévoles L'Équip'Page. Le journal et l'association sont ouverts à tous ceux qui veulent mettre “la main à La Page”. Vous pouvez aussi nous envoyer vos articles ou vos informations (6, rue de l'Eure 75014 ou www.lapage14.info), tél. 06.60.72.74.41 (répondeur).

Dans l'équipe, il y en a qui signent des articles ou des photos, il y en a d'autres dont les signatures n'apparaissent jamais. Pourtant, ils et elles animent les réunions, participent aux discussions, tapent des articles, les relisent, recherchent des publicités, diffusent le journal dans les librairies, le vendent sur les marchés, collent des affiches, etc.

“La Page” n° 97, c'est John Kirby Abraham, Jean-Paul Armangau, Patricia Bay, Jacques Blot, Arnaud Boland, Pierre Bourdige, Jean-Louis Bourgeon, Jutta Bruch, Françoise Cochet, Didier Cornevin, José Couvelaere, Dominique Gentil, Alain Goric'h, François Heintz, Claire Leray-Gancel, Hugo Marro-Menotti, Pascale Moise, Elisabeth Pradoura, Anne Pirsich, Cécile Renon, Yvonne Rigal, Jean-Louis Robert, Muriel Rochut, Brigitte Solliers, Annette Tardieu, Janine Thibault, Dominique Veyrat...

Atelier cinéma

Inauguré en janvier, cet atelier cinéma, fruit d'un partenariat entre les Ateliers populaires de la connaissance (APC) et la librairie Tropiques a pour but de transmettre les outils de base de la grammaire cinématographique et la rhétorique visuelle et narrative d'un art collectif. Extraits raisonnés de films, à l'appui. Attention, en fonction du nombre de participants, le choix du lieu peut évoluer. Quatre dates à retenir : 19 mars, 9 avril, 14 mai et 11 juin. www.apc-paris14.com
Inscription : atelierapc@orange.fr

Ciné Kino à Noguès

La commission culture du conseil de quartier Didot-Porte de Vanves met en place une programmation cinématographique régulière au centre d'activités Maurice Noguès le dernier vendredi du mois à 20h. A suivre sur www.mairie14.paris.fr.
Contact : quartierdidotvanves@gmail.com

Prix Nobel de littérature

Cette année encore l'association Une Saison de Nobel organise des rencontres-lectures très riches autour d'ouvrages de Prix Nobel. Seront à l'honneur à la mairie du 14e (20h30), Albert Camus (le 7 février), Mo Yan (le 28 mars) et Pablo Neruda (le 18 avril); à la Société des gens de lettres (*) (20h30) Joseph Brodsky (le 28 février), Harold Pinter (le 25 avril), Nadine Gordimer (le 30 mai) et Rabindranath Tagore (le 27 juin).

(*) SGDL (Hôtel de Massa) : 38, rue du Faubourg Saint-Jacques www.unesaisondenenobel.com

Bornes témoins

À quoi servaient ces bornes en fonte distantes de 500 m, placées en 1892 au ras du trottoir le long de l'ex-avenue d'Orléans (15 et 71, avenue du Général-Leclerc) ? Piétons, charretiers, militaires, géomètres, urbanistes, qui pouvaient avoir besoin d'un "repère" pour se situer non seulement par rapport à Notre-Dame (à 3 et 3,5 km du point zéro), mais encore à "66 m 57 au-dessus du niveau moyen de la mer", voire à "40 m 32 au-dessus de l'étiage du pont de la Tournelle ?" À coup sûr, un héritage du Service du nivellement général de la France nouvellement créé, mais pourquoi précisément là et seulement là ?

JEAN-LOUIS BOURGEOIS



Quand Plaisance avait 7 cinémas

● Extrait du livre de Jean-Louis Robert "Plaisance près Montparnasse, quartier parisien 1840-1985" (*), grâce à la courtoisie de l'auteur.

Notre propos n'est pas de faire une histoire culturelle du cinéma plaisancien qui, sans doute, ici comme ailleurs, a connu le bouleversement du cinéma muet au cinéma parlant, etc. Par contre, le succès du cinéma à Plaisance est une évidence quand on voit le développement des salles. Plaisance compte dans les années 1930-1958 sept cinés (contre un actuellement).

Un des plus anciens, le Maine-Palace, est sis au 95 de l'avenue du Maine, avenue qui compte d'autres cinémas. Le cœur du quartier, autour du métro Pernety, accueille trois cinémas. Le plus ancien est le Plaisance-Cinéma, situé au 46 rue Pernety. Il y a également le Vanves Ciné, au 53 de la rue Raymond-Losserand et l'Olympic-Palace au 10 de la rue Boyer-Barret.

La rue d'Alésia accueille deux cinémas : au 114, l'Idéal s'est substitué au Casino-Montrouge, fermé dans les années

1910. Cette substitution est intéressante et confirme le triomphe du cinéma sur les cabarets. Au 120-122, tout près, se trouve l'Alésia-Palace. Enfin l'extrême sud du quartier accueille un cinéma au 224 de la rue de Vanves, le Majestic-Brunet.

L'emplacement des salles révèle les lieux passants du quartier (avenue du Maine près de la Gaîté), autour de Pernety, rue d'Alésia. Mais tout le quartier d'est en ouest et du nord au sud a un cinéma de proximité. Les souvenirs témoignent presque tous de cette culture du cinéma de quartier : "cela animait le quartier, c'était sympathique", se souvient Madeleine Mandra, évoquant l'Olympic. Même si certains vont parfois à des cinémas de Montparnasse ou de la Gaîté.

Au temps du muet, mais même encore quelque temps après, la séance est précédée de musique et de chansons qui ont beaucoup retenu l'attention. La grand-mère du

"Petit rouquin de Montparnasse" chantait ainsi dans les cinémas du quartier dans les années trente. La règle était celle d'un pianiste pour accompagner les films muets, mais il y avait aussi de petits orchestres, souvent de qualité. Il y a aussi les actualités, la publicité et même des petits concours de beauté en première partie !

Pour le plaisir plus que pour une étude rigoureuse, quelques titres qui donnent une idée des films projetés : films d'aventure avec *L'audacieux vagabond* ou *Torgus*, films sentimentaux avec *La faiblesse humaine*, voire érotisants avec *La femme nue*. Mais le jeudi, les enfants ont droit surtout à des films drôles dans une atmosphère calme et familiale. Les adolescents, eux, y viennent volontiers pour amorcer des flirts. Au Vanves, les trois loges sont particulièrement recherchées par les amoureux. Parfois aussi on signale un très bon film, "d'une haute tenue".

Les témoignages insistent sur l'inconfort de ces cinémas, mais le percevait-on quand les témoins y allaient ? Les "sièges à bascule, en bois léger" de la rue Pernety ou "les puces avec !" à l'Olympic n'empêchent en tout cas pas "l'enthousiasme général" pour le Plaisance-Ciné de la rue Pernety, ses très bonnes qualités de projection, l'amabilité de son personnel.

L'ouverture de ces cinémas à la vie du quartier, c'est aussi leur usage pour d'autres fonctions. Ainsi le Radio-Club du XIV^e tient ses séances au Vanves-Ciné, la Commune libre du XIV^e organise son arbre de Noël à l'Olympic, et le Comité d'action républicaine de Plaisance organise un gala sportif dans le Vanves-Ciné en 1929. L'annuaire de 1955 témoigne encore de la présence des sept cinémas de Plaisance, mais le déclin va bientôt venir.

(*) Publications de la Sorbonne (2012), 42 €

Cinéma

On tourne dans le 14e

● Notre arrondissement offre un éventail inestimable de décors naturels pour les réalisateurs.



Agnès Varda et l'équipe de Ciné-Tamaris, sur le tournage du film *Les Plages d'Agnès* (2008).

Emblématique, le tournage de la scène finale du film *A bout de souffle* (1960) de Jean-Luc Godard, dans laquelle Jean-Paul Belmondo, alias Michel, est abattu par la police devant le 11, rue Campagne-Première. D'autres lieux sont le cadre de nombreux films : la Tour et la gare Montparnasse, le restaurant La Coupole, la Fondation Cartier, la mairie du 14e, l'hôpital Broussais, le parc Montsouris et la Cité universitaire sans oublier l'Observatoire de Paris.

Sans prétention d'exhaustivité voici quelques coups de projecteurs sur des tournages. En 1972, la façade de l'ancienne gare Montparnasse (démolie en 1969 pour laisser la place à la Tour éponyme) est reconstituée en stuc pour le tournage du film *Chacal* (franco-britannique de Fred Zinnemann); seront réellement tournés dans la gare *Chaos* (2001) de Coline Serreau et *L'Amour en fuite* (1978) de François Truffaut. L'action du film *La Tour Montparnasse infernale* (2001), une comédie de Charles Nemes, se déroule en totalité dans la Tour et sur les échafaudages extérieurs de deux laveurs de carreaux, seuls témoins d'une prise d'otage. Mais les décors du 52^e étage ont été entièrement reconstitués dans les hangars d'une ferronnerie de Viry Chatillon. Une curiosité dans le même secteur de l'arrondissement : *7 ans de mariage* (2003) est tourné par Didier Bourdon au 19, rue de la Gaîté, une des nombreuses boutiques vendant des films "érotiques" (Canal X Vidéo).

Entre Santé et Cité U

La prison de la Santé fait partie de ces décors qui jouent un rôle important dans le déroulement de certaines histoires mais, mis à part quelques scènes filmées aux alentours de la prison, l'essentiel est entièrement reconstitué en studio. Ainsi, pour *Ces Messieurs de la Santé* (1933) de Pierre Colombier; *Hôtel du Nord* (1938) de Marcel Carné; *Garou, Garou, le passe muraille* (1950) de Jean Boyer; *Le Trou* (1960) de Jacques Becker; la scène d'ouverture de *L'Incorrigible* (1975) de Philippe de Broca; *Laisse béton* (1984) de Serge Le Péron ou bien

sûr *Mesrine* (1984) d'André Génovès qui raconte la vie de celui qui fut le premier à s'évader de la prison parisienne. La scène de *La Fille de l'air* (1992) de Maroun Bagdadi dans laquelle Béatrice Dalle pose son hélicoptère dans la cour de la prison de La Santé pour faire évader son mari est en réalité tournée à la Cité universitaire tandis que les autres séquences sont tournées à la Médiathèque de Haguenau, qui fut autrefois une prison.

De Montparnasse à la rue Daguerre

La Coupole sert de cadre à *La Boum* de Claude Pinoteau, qui fut un triomphe en 1980 et à *Monsieur Klein* (1976) de Joseph Losey tandis qu'à La Rotonde est tourné *Jet Set* (2000) réalisé par Fabien Onteniente. Dans le quartier Hallé l'une des dernières scènes du film *Le Bon plaisir* (1984) de Francis Girod se situe à l'angle de la rue Ducouëdic et de l'avenue René-Coty alors que Catherine Deneuve y habite une somptueuse maison villa

Hallé. La cérémonie de mariage dans *Lune de fiel* (1992) de Roman Polanski se déroule à la mairie du 14e. *Le Jules et Jim* (1962) de François Truffaut, qui raconte l'histoire d'une relation d'amitié entre deux hommes, l'un allemand, Jules, l'autre français, Jim, amoureux de la même femme, utilise comme décor un appartement situé au 7, rue de l'Eure. Hasard de l'histoire ? Stéphane Hessel demeure non loin de là : or, sa mère, Helen Grund, est l'héroïne du roman autobiographique *Jules et Jim* d'Henri-Pierre Roché popularisé par le film de Truffaut.

La Cité universitaire et le parc Montsouris constituent des lieux privilégiés. La Cité internationale attire de nombreux cinéastes car, étant un espace privé, un tournage dans son enceinte ne nécessite pas d'autorisation préfectorale : *Le cri de la soie* (1996) drame d'Yvon Marciano, *La Beuze* (2002) de François Desagnat, *Le roman de Lulu* (2000) de Pierre-Olivier Scotto. Le parc

Montsouris a accueilli le tournage des *Rendez-vous de Paris* (1995) d'Eric Rohmer. Agnès Varda, pour *Cléo de 5 à 7* (1961) à la renommée mondiale, y a placé une scène importante où la belle Cléo, en attente d'un résultat d'examen médical, rencontre un soldat en permission. Ils vont ensemble prendre le bus 67. Cléo habite rue Huyghens, circule rue Delambre et boulevard Edgar-Quinet. On la voit près de l'ancienne gare Montparnasse et un taxi l'emmène du boulevard Raspail au parc Montsouris. Varda a aussi tourné *Le Lion volatil* où le lion de Belfort est remplacé par son chat. Un grand documentaire *Daguerréotypes* (1975), représente les commerçants et les habitants d'une partie de la rue où elle habite depuis le début des années 50. Elle y a établi sa maison de production Ciné-Tamaris. Pour *Les Plages d'Agnès* (2007) on a vu apparaître une "Daguerre plage". C'est dire si le 14e est son décor de prédilection.

FRANÇOIS HEINTZ

Ciné 14, un nouveau ciné-club

Le cinéma d'art et d'essai Chaplin Denfert ouvre grand ses portes à un nouveau ciné-club, *Ciné14* (*). Placé sous le signe "citoyenneté et liberté", *Ciné14* propose le premier jeudi de chaque mois à 20h30, un film suivi d'un débat dans la salle.

La programmation s'efforcera de sortir des sentiers battus tout en s'adressant à tous : non seulement aux cinéphiles mais à tout un public désireux de faire de belles découvertes ou de revoir des films légendaires reliés à nos questionnements actuels. Un cinéma découverte qui se veut aussi cinéma populaire ! Le cycle de films pourra notamment s'inspirer du contenu rédactionnel du journal de quartier *La Page du 14e*, "farouchement indépendant et sans subvention depuis près de 25 ans". Ce partenariat permettra à *Ciné14* de s'appuyer (une fois par trimestre) sur des dossiers ou des articles majeurs développés dans ce journal ancré dans le 14e et réalisé par les habitants du quartier.

Un objectif : au-delà de films en lien ou tournés dans notre quartier, offrir aux spectateurs un panorama dans lequel ils pourront se repérer ; une histoire sociale,

par exemple, qui se dessine au long des mois à travers la programmation. Les thèmes à revisiter : la famille, le couple, l'homosexualité, le camping, le nudisme, la paysannerie, les journaux intimes, l'érotisme mais encore l'Europe, l'écologie, la nature, la prison, les hôpitaux, le travail etc. Débats ou analyses de films animés par des historiens, des critiques ou des amoureux du grand écran prolongeront les séances pour enrichir l'approche des œuvres.

Ne manquez pas la séance inaugurale, le jeudi 7 mars à 20h30 ! Y sera projeté le film de Jacques Demy tourné dans le 14e en 1973 *L'événement le plus important depuis que l'homme a marché sur la lune*. Un film insolite suivi d'un débat animé par Alain Riou (du Masque et la Plume) autour d'un buffet (entrée 4 €) !

YVONNE RIGAL, FRANÇOIS HEINTZ, ARNAUD BOLAND

(*) Ciné-théâtre Chaplin Denfert, 24, place Denfert-Rochereau (M° Denfert-Rochereau).

www.cine14.fr, www.lescinemaschaplin.fr Tél. 01.42.50.23.32



Mastroianni, le "nouveau père"

L'événement le plus important depuis que l'homme a marché sur la lune, présenté au cinéma Chaplin Denfert par Ciné14, renoue avec certaines comédies de Howard Hawks comme *L'impossible monsieur bébé*, *Allez coucher ailleurs* ou *Chérie je me sens rajeunir*. Hawks comme Demy sont des cinéastes de la confusion des genres masculin/féminin. Ce style de comédie en vogue dans les années 40 aux États-Unis, appelé *screwball comedy*, est basé sur le principe suivant : le film débute par une situation complètement farfelue puis enchaînant les dialogues à une cadence infernale, la pousse dans ses conséquences logiques les plus extrêmes.

On peut classer l'histoire de Marco Mazetti (Marcello Mastroianni) dans ce genre. *Un homme ressentant d'étranges malaises, s'avère être enceint... Les médias s'emparent de ce phénomène qui pourrait être le fruit des modifications hormonales de l'alimentation moderne (!), et célèbrent le nouvel homme, le nouveau père qui se profile à l'horizon.* (*)

D'où viennent les enfants ?

Le sujet du film lui est venu lors d'un séjour dans son moulin de Noirmoutier en compagnie de Mastroianni et

Catherine Deneuve qui était enceinte comme l'était aussi sa femme, Agnès Varda. Elles parlaient continuellement de leur état, de ce qui se passait dans leur corps et de ce qu'elles ressentaient. En guise de boutade il répliqua que lui, s'il était enceint, il n'en parlerait pas tant. Il tenait là le sujet d'une fable cinématographique. Dans *L'événement...* plus que dans d'autres de ses films, il mêle, intervertit le féminin avec le masculin jusqu'à l'extrême : un homme enceint. L'attente de l'enfant (*Lola, les Parapluies...*, *les Demoiselles... Une chambre en ville*) est un thème récurrent dans ses films. Ce qui fera dire au critique Serge Daney que la grande question du cinéma de Jacques Demy est : "D'où viennent les enfants ?"

La provincialité de son enfance avec ses classes sociales très hiérarchisées est un des autres thèmes très présent dans ses films. *L'événement...* est tourné en décors naturels dans le quartier Montparnasse-Gaîté qu'il traite comme si c'était une ville de province. L'auto-école et le café sont situés rue Laroche non loin du théâtre Montparnasse ; en face se trouvait le cinéma Splendid-Gaîté que l'on aperçoit dans le film et qui est aujourd'hui remplacé par un restaurant indien. Il habite rue Daguerre et les protagonistes du film pourraient être ses voisins. Les

lieux sont des lieux d'échanges où l'on se rencontre, se croise par hasard (le salon de coiffure, le café) avec les habitués (le vendeur de télé, le garagiste, les clientes du salon). Ce sont des "vrais gens qui parlent une vraie langue". On ne parle pas de la même façon au café, à la maison et en consultation chez le médecin. Au café le parler est populaire, parsemé de calembours, de banalités de la vie quotidienne, et on passe très rapidement du coq à l'âne. Chez le médecin la langue se fait plus posée, plus structurée, moins elliptique.

Un conte pour adultes

Demy, merveilleux coloriste, marque sa volonté créatrice de modeler cette réalité par des couleurs totalement *flashy* : le dernier costume de Mazetti est couleur mauve, le papier de l'appartement est marron à fleurs, les coiffeuses sont habillées en salopette bleue, Catherine Deneuve porte des vêtements de couleurs acidulées (vert pomme, jaune citron) et du vernis à ongle bleu ciel.

La réussite du film est fondée sur le mystère de la paternité qui en couvre les deux tiers. C'est dans les derniers tiers que Jacques Demy a fait, à regret, le plus de concessions au producteur, Raymond Danon, qui produisait habituellement des

films très commerciaux. Il voulait faire du film une comédie anodine montée financièrement sur le talent et la célébrité des deux stars (Deneuve et Mastroianni). La chanson de Mireille Mathieu (une idée du producteur) a également été réécrite en ce sens, pour ne pas effaroucher son public. Demy avait imaginé plutôt une chanson dans l'esprit contestataire de l'époque, interprétée par chanteuse réaliste à mèche sur l'œil et accordéon.

Demy avait tourné une toute autre fin qui allait jusqu'à la naissance de l'enfant porté par son père : avant son mariage, dans le salon de coiffure, Mazetti était pris de contractions. Le film se terminait sur son visage grimaçant et dans le noir on entendait le cri du bébé. Mais tout le monde (production, distributeur et amis) pensait qu'il ne fallait pas aller jusque-là.

Il confiera plus tard que cela lui a servi de leçon et qu'il ne fallait jamais faire de concessions sur ce que l'on pense être l'essentiel. Le film se termine tout de même dans une certaine dérision : un éboueur balaie un journal tombé dans le caniveau qui n'est autre que *le Parisien libéré*, portant le titre *L'homme enceinte, c'était du bidon!*...

L'événement... fut un échec commercial et jusqu'à sa disparition, en 1990, Demy ne renouera jamais avec le succès. Les

Le cinéma du jeudi au Chaplin Denfert

Le film que vous verrez au mois d'avril

Cinéma Paradiso (Nuovo cinema Paradiso), un film italien réalisé par Giuseppe Tomatore (1989). Drame en VO avec Philippe Noiret, Salvatore Cascio et Brigitte Fossey. À Rome, à la fin des années 80, Salvatore, cinéaste en vogue, vient d'apprendre la mort de son vieil ami Alfredo. Avec le souvenir d'Alfredo, c'est toute son enfance qui remonte à la surface : son village natal, en Sicile, quand on l'appelait Toto et qu'il partageait son temps libre entre l'église (où il était enfant de chœur) et la salle de cinéma paroissiale, où régnait Alfredo, le projectionniste qui, au travers des films qu'il projetait, lui apprenait la vie.

Le film que vous verrez au mois de mai

Je ne suis pas là pour être aimé, film français réalisé par Stéphane Brizé (2005), avec Patrick Chesnais, Anne Consigny et Georges Wilson. Jean-Claude Delsart (Patrick Chesnais) est huissier. Il vit seul et sa seule occupation le week-end est de visiter son vieux père acariâtre (Georges Wilson) à la maison de retraite. Un jour, il est victime d'un malaise bénin et le docteur lui conseille de faire du sport. Jean-Claude s'inscrit alors à un cours de tango et y rencontre Françoise (Anne Consigny) une jeune femme. Malgré la différence d'âge, la profession de Jean-Claude (huissier) et le mariage prochain de Françoise, ils sont irrésistiblement attirés l'un vers l'autre. Pour plus d'informations : www.cine14.fr

CINE14
CINE14

et le journal La Page présentent
le cinéma du jeudi

un cycle de films un jeudi par mois
au Chaplin Denfert 24, place Denfert-Rochereau PARIS 14e
www.cine14.fr

première projection le
7 mars 2013 à 20h30
prix de la séance : 4 €

L'ÉVÉNEMENT
LE PLUS IMPORTANT
DEPUIS QUE L'HOMME
A MARCHÉ
SUR LA LUNE

Un film de Jacques Demy
tourné dans le 14e en 1973
Avec Catherine Deneuve et
Marcello Mastroianni.

Le film sera suivi d'un
débat animé par Alain Riou
journaliste et critique de
cinéma au Masque et la
Plume et au Nouvel Obs.

Achat des places directement en caisse au
Chaplin Denfert ou sur le site Internet une
semaine avant chaque séance
www.lescinemaschaplin.fr

réalisé par Yvonne Rigal

Le film du jeudi L'événement le plus important depuis que l'homme a marché sur la lune (1973)

● En pleine actualité de certains débats sur le mariage pour tous, Ciné14 propose un film de Jacques Demy pour sa séance inaugurale.

rapports du public avec les films de Demy ont souvent été basés sur un malentendu. Suite au succès des *Parapluies de Cherbourg* et des *Demoiselles de Rochefort*, il a souvent été crédité de cinéaste mièvre par une grande partie du public, qui n'a pas vu le côté amer de ses films.

ARNAUD BOLAND
WWW.CINE14.FR

(*) Extrait de Jacques Demy, Olivier Père et Marie Colmant, préambule de Mathieu Demy, éditions de La Martinière, 2010, 280 p.

● Abonnez-vous à La Page

Six numéros : 12 € ; soutien : à partir de 15 €. Abonnement pour chômeur et étudiant 8 €. Adressez ce bulletin et votre chèque à l'ordre de *l'Equip'Page* : 6, rue de l'Eure 75014.

Nom
Prénom
Adresse

Impro en "patinoire" au centre d'animation Vercingétorix

Des jeunes relèvent les défis

● La Junior Improvisation Ligue (JIL), la plus grande association d'adolescents d'Ile-de-France, réinvente le théâtre d'improvisation.



La joyeuse équipe de la Junior Improvisation Ligue (JIL)

Quand ils ne rencontrent pas les Blaireaux de Rennes, les Crachetexte de Nancy ou les Ultraviolets de Bois-Colombes, c'est dans un sous-sol de la rue Vercingétorix qu'ils mettent au point leur prochain entraînement. Päya, Phil, Romane, Victor et les autres se sont maintes fois illustrés dans les rues du 14e par leur impertinence et leurs provocations. Les habitants de Plaisance, des Thermopyles et les habitués du Moulin à Café ont surpris leurs espiègleries dans certaines cours d'immeubles et des gymnases. Sur le fil du Net, on apprend que les membres de la JIL se sont aussi fait remarquer loin de leur quartier parisien, jusqu'en Bretagne ou en Belgique. Jeunes et désinvoltes, ils ont entre 15 et 18 ans. Tantôt potaches tantôt sérieux, soit turbulents soit silencieux, ils font dans le cocasse comme dans la gravité, autant capables de facéties que de concentration. Quand ils répètent sous les consignes de leur coach, ils inventent et créent comme des pros avant le match. Les membres de la JIL ont déjà pas mal de métier : "Faire de l'impro c'est d'abord faire un travail sur soi, c'est apprendre à écouter l'autre et à se cadrer" confie Pierre-Louis, le président de leur association. Pas banal,

pour un jeune lycéen, à peine sorti de l'enfance ! Mais quand on se lance dans le théâtre d'impro et qu'on s'y accroche, l'humour et la fantaisie n'interdisent pas rigueur et professionnalisme. Ils sont impressionnants ces artistes en herbe qui jonglent entre la pantomime et le rap, la danse et le théâtre, la chanson et la comédie. Et touche-à-tout qui plus est : Elyne l'artiste a créé le logo, Ange la musicienne a conçu l'hymne et Nkoko se charge de la régie son.

Innover sans cesse

L'objectif de chaque match d'improvisation théâtrale est de créer, en temps réel, une histoire unique. Un défi lancé au Québec, il y a plus de trente ans, par des comédiens bien inspirés. Deux équipes de six comédiens s'affrontent dans un espace délimité, appelé "patinoire", encadrées chacune par un coach. Les sujets imposés créent toujours la surprise : "Une famille lapin veut traverser l'autoroute" ou "Commenter une course d'escargots", ou encore : "A vol d'oiseau !", tous plus improbables et provocateurs. L'arbitre et ses deux assistants veillent au respect du règlement. Un spectacle interactif où le public vote en direct sur les scores des équipes.

"Chaque match est différent, chaque improvisation est originale, car il faut innover sans cesse", indique Pierre-François, le coach qui suit les jeunes improvisateurs depuis des années. Il a initié les premiers au centre de loisirs Hippolyte Maindron, dans un atelier pour les 8-10 ans. Une petite équipe s'était constituée avant de rencontrer d'autres enfants d'ateliers identiques en centres de loisirs de l'arrondissement. Et la dynamique a si bien pris que les jeunes initiés se sont soudés et ont transmis plus tard leur virus aux copains de collège. Des ateliers ont été créés dans l'établissement pendant les inter-cours, avant de contaminer les loisirs. C'est au fameux Vercin, le centre d'animation de la rue Vercingétorix, qu'ils se rencontrent à présent et font des émules : trois ateliers tournent selon les classes d'âges (8-11ans, 12-14 ans et 15-18 ans). Aujourd'hui, les plus âgés prennent part aux tournois européens après avoir écumé la région parisienne et des scènes comme celles de Rumilly, Bordeaux, Caen, Toulouse ou Rennes. Sans oublier les fêtes du quartier comme celle des Thermopyles qu'ils animent depuis près de quatre ans. Un emploi du temps bien rodé, les réglages de dernière minute étant calés par Facebook et SMS.

On ne joue pas seul

Le 19 avril 2012, un nouveau cap a été franchi : la JIL est entrée dans la cour des grands, en venant enrichir, et rajouter, le secteur associatif déjà bien dense du 14e. Une Junior association permet aux jeunes âgés de moins de 18 ans de s'organiser et de réaliser leurs projets en découvrant la dynamique associative. "Le projet de Junior association date de 2011", indique le coach qui leur a constitué un solide réseau de contacts. "Ils ont d'ailleurs commencé à jouer sous ce nom dès novembre 2011. C'est à la fois la plus grosse Junior Association de France (lire ci-dessous) et la première Ligue d'improvisation théâtrale adolescente indépendante de France : aucune équipe adulte ne les chaperonne !".

Quand on est étudiant, lycéen ou en apprentissage, les études ne pâtissent-elles pas d'une passion si vorace ? "On se débrouille !", assure Päya, "Et puis on est libres de ne pas participer quand le travail scolaire l'impose". Ce qui est laissé de côté est largement compensé par des apprentissages complémentaires : rigueur, structuration et concentration sont inscrites au programme des ateliers. "Sans oublier qu'au-delà du jeu dramatique, le théâtre d'impro enrichit

leur culture générale et leur capacité à agir et réagir", précise Pierre-François, le formateur. "Et nous partageons de vraies valeurs humaines : convivialité, écoute et respect", ajoute Victor. "Un exemple ? On ne joue pas seul, c'est impossible ! Ce serait une faute de cabotinage". En projet pour 2013, les matches s'enchaînent aux spectacles et aux concerts. "Parlons plutôt d'impro chantées", précise Päya, la trésorière qui évoque déjà une comédie musicale en devenir. "Il faut venir voir pour comprendre ! C'est un spectacle original à chaque fois". Et toujours de nouveaux défis à relever : le 8 juin, la jeune ligue du 14e se mesurera à celle des avocats du Barreau de Paris !

A. G.

Calendrier 2013

Au gymnase Rosa Parks, 2, rue du Moulin des lapins :
Samedi 30 mars : France-Belgique,
Samedi 25 mai : JIL-Crachetexte-
(Nancy),
Samedi 8 juin : JIL-Les Avocats du
Barreau de Paris (LIBAP)

www.facebook.com/LaJilDeParis
www.juniorassociation.org

L'Accorderie du 14e

L'accorderie du 14e a ouvert ses portes, depuis le 1er décembre, au 6, rue Maurice-Bouchor, dans le quartier Porte-de-Vanves. Le concept est né en 2002 au Québec. Son but : lutter contre la pauvreté et l'exclusion et favoriser la mixité sociale. Il repose sur le principe suivant : proposer aux habitants d'un même quartier de se regrouper pour échanger entre eux des services, sur la base d'un savoir-faire et ce sans aucune contrepartie financière. Exemple : un accordeur qui effectue une heure de dépannage informatique se voit attribuer un crédit temps qu'il peut ensuite utiliser comme bon lui semble pour obtenir l'un des services proposés par d'autres accordeurs de son quartier.

Depuis 2011, les accorderies sont arrivées en France grâce au partenariat entre le Réseau Accorderie du Québec et la Fondation Macif. Les accorderies parisiennes (*) se sont ouvertes suite à un appel d'offres lancé par la Ville de Paris après une étude de faisabilité réalisée par une agence. Pour le 14e, c'est la régie de quartier Flora Tristan qui a été retenue en partenariat avec les Jardins Numériques et Florimont (pour permettre une passerelle avec le quartier Pernety). Pour son lancement, elle a reçu des subventions : 30 000 euros de la Fondation Macif et 25 000 euros de la Ville de Paris. Aude Léveillé a été engagée pour coordonner le projet.

M. R.

(*) Paris 19e, Paris 18e
Coordonnées : 01.45.43.90.94 ;
contact : projet.regie14@gmail.com

"Pour nettoyer une pièce de fourrure, passez-la à la machine à laver !". Une certaine perplexité se lit sur les visages des participants du jour qui brusquement relèvent la tête, abandonnant la concentration sur leur ouvrage respectif. Marie-Ange Vincent fournit des explications complémentaires et glisse au passage quelques mots de la "brico-philosophie" qui l'anime : le recyclage de cette fibre durable qu'est le poil de l'animal. L'atelier du jour du Bricorecycleur s'inscrit dans le cycle "Vidons nos armoires !". Elle y propose le sauvetage de nos vêtements inséparables mais abîmés, la reconversion des bonnes affaires jamais portées ou la transformation des cols de fourrure de nos grands-mères. Au programme figurent aussi un cycle de techniques de teintures végétales, la création de cadeaux ou d'objets décoratifs pour les fêtes, la découverte d'arts populaires étrangers intitulée "Allons voir ailleurs !". Elle

précise : "J'avais envie de proposer quelque chose sur la consommation responsable, parler du développement durable de façon légère, ludique".

Le génie du bricoleur et le savoir-faire de l'artisan

Faisant référence aux propos de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss (*) sur le bricoleur et l'ingénieur, Marie-Ange Vincent aime à réhabiliter l'image du bricoleur qui va puiser dans sa collection patiente de résidus de matériaux, d'objets hétéroclites pour répondre avec ingéniosité à la situation d'urgence. "J'ai toujours bricolé", dit-elle, en reconnaissant avoir été encouragée par l'exemple familial. "J'ai même conservé la boîte à outils rouge que l'on m'a offerte à sept ans". "C'est pourtant un parcours professionnel d'une quinzaine d'années dans les sciences humaines qui l'a conduite à la conception des Ateliers du Bricorecycleur. De l'accompagnement des femmes victimes

de violence pour Médecins du Monde à la promotion de la santé dans le cadre de la politique de la ville, elle travaille à restaurer, faciliter la capacité d'agir et à développer l'autonomie des personnes. L'atelier offre le cadre où chacun peut aller à la découverte de son imaginaire en s'appuyant sur l'apprentissage de quelques techniques de base et le soutien du groupe.

"Mes voyages m'ont permis d'observer la diversité des cultures et des techniques artisanales, mais ce qui m'a frappée, ce sont plutôt les ressemblances", poursuit Marie-Ange Vincent. La décoration de la feuille de papier, par exemple, traverse les espaces et le temps, de la Chine ancienne à l'Europe d'aujourd'hui en passant par le Japon et le monde islamique : papier marbré, plié, imprimé ou simplement teinté. "J'ai testé de nombreuses techniques ; certaines sont transférables aux tissus et à d'autres supports ; c'est ce qui me donne beaucoup de liberté". Ce savoir-faire ne

l'encombre pas : elle s'émerveille toujours de la réussite des débutants. Ses ateliers accueillent les enfants (6-11 ans), les ados ou les adultes et certains réunissent parents et enfants pour le plaisir de bricoler ensemble. Basés au Château ouvrier, ils ont vocation à devenir aussi nomades : la plupart des techniques demandent peu d'équipement et sont faciles à reproduire même, à la maison.

F. C.

(*) La Pensée sauvage, Paris, Ed. Plon, 1960

Tarifs 2013, pour un atelier (2h) ou un cycle de 5 ou 10 ateliers

Programme 2013 :
www.ateliersdubricorecycleur.org
Lieu : Château ouvrier,
place Marcel Paul (au niveau du
69-71, rue Raymond-Losserand)
Inscriptions au 06.73.13.59.11 ou
contact@ateliersdubricorecycleur.org

Les Ateliers du Bricorecycleur

Mieux que du made in France, du fait maison

● Des bricolages faciles pour faire découvrir aux petits et grands des arts populaires et pour limiter le gaspillage du papier et des fibres textiles naturelles

Qui connaît la rue Saint-Yves ?

Que les habitants de la rue Saint-Yves nous pardonnent, mais à l'énoncé de ce nom on observe souvent un certain désarroi sur le visage de nos interlocuteurs, au mieux un léger flottement dans leur regard, suivi de la sempiternelle remarque "ça me dit quelque chose, mais je ne sais pas où c'est". Nous allons donc nous employer ici à réparer l'injustice qui frappe cette rue de 410 mètres de long sur 8 mètres de large.

La consultation d'un plan indique métro Alésia. Mais encore ? Mieux : bus numéro 62, arrêt Tombe-Issoire. C'est paradoxalement là où elle se termine, 105 rue de la Tombe-Issoire, qu'on a la chance de rencontrer cette rue un jour où l'on se sent une âme d'explorateur, avant une balade au parc Montsouris ou par un concours de circonstances. Calme, silence et clarté blanche se dégagent de l'ensemble. Solennité aussi quand l'imposant portail d'entrée de "La Cité du Souvenir" nous interroge. L'œil se prend ensuite, du vert dans la pupille, en longeant le réservoir de la Vanne, un des principaux réservoirs d'eau de Paris qui alimente une partie du Sud. Ouvrage achevé en 1873 par l'ingénieur Eugène Belgrand. Et là dilemme final, plonger dans les escaliers abrupts qui surplombent les mystérieuses demeures aux portes en bois de l'avenue René-Coty ou poursuivre la pente courbe de la rue qui vient se fondre avenue Reille.

La mémoire de la rue Saint-Yves c'est Évelyne Laugier qui a accepté de nous recevoir dans son royaume : un appartement de "La Cité du Souvenir". Elle est arrivée à l'âge de 6 ans en 1956 avec ses parents. La cité et la rue, elle les a chevillées à l'âme... ses parents sont morts ici. Elle montre des documents jaunés datant de 1925 avec une photographie prise du "terrain de la misère", où l'on peut lire "À la place de cet îlot insalubre, est en cours de construction une vaste cité d'habitations à bon marché où dans une atmosphère de salubrité matérielle et morale, les morts revivront grâce aux familles nombreuses que leur souvenir abritera et qu'en leur nom les survivants adopteront" ainsi que le bulletin de la campagne de souscription initiée par son fondateur le riche et désormais célèbre Abbé Keller, acteur de ce que l'on n'appelait pas encore l'action sociale. La messe est dite tous les dimanches matins sans cloches, à la demande des habitants

soucieux sans doute de protéger leurs tympans.

Évelyne se consacre au dessin et à la peinture, sa passion depuis l'enfance, et à l'association des habitants de "La Cité du Souvenir", dont elle est présidente, qu'elle défend avec la vigueur qui la caractérise. "Les gens ont une vision trop idyllique de "La Cité du Souvenir", ils défilent pour photographier et visiter la chapelle qui est classée monument historique (pour les fresques de Georges Desvallières). Mais il y a l'envers du décor : des matériaux bon marché, des fausses briques, des parquets qui craquent, des fissures et une absence de chauffage collectif" nous explique-t-elle.

Et l'animation de la rue, la vie locale, les commerçants ? "Ah comme c'était vivant et populaire jusqu'à la fin des années 1970". Elle s'en souvient comme si c'était hier capable de définir l'emplacement de chaque commerce : "une boucherie, deux épiceries, un marchand de journaux, un salon de coiffure, non deux ! des hôtels aussi, un café bougnat, et une épicerie buvette". À l'écouter on entend presque les antiennes des marchandes de quatre-saisons. Certains commerçants disposaient à l'époque d'un petit pavillon. Sans oublier le dispensaire de santé au service des enfants de la cité et les douches municipales qui ont fonctionné jusqu'au début des années 1980.

Aujourd'hui reste seul un boulanger. "La faute à l'arrivée des grandes surfaces" affirme Évelyne. Quelques artisans et professions libérales se sont progressivement installés. De brasserie il ne reste que l'enseigne ou la tenture. Nous allons oublier, il y a depuis la rentrée "le 32, café politique" au siège de la section locale 14e du parti communiste. Y sont organisés des expositions, des débats, des rencontres conviviales ouverts à tous les habitants le vendredi soir à 18h30.

Nous quittons "La Cité du Souvenir", en pensant à "Éternelle Clémentine" un ravissant portrait qu'a peint Évelyne en hommage à sa mère. La nuit tombe doucement. La rue Saint-Yves se tait.

ANN PIRSICH

La Cité du Souvenir, 11 rue Saint-Yves Paris 14e

Le 32, café politique 32, rue Saint-Yves le vendredi 18h30



FÊTE DES LANGUES MATERNELLES

Le 23 février de 15h à 19h à la salle des mariages de la mairie du 14e. Chants, danses, musique, contes, magie, atelier d'éveil pour célébrer la diversité linguistique et la richesse du bilinguisme. Adultes avec enfants bienvenus. Goûter participatif d'ici et d'ailleurs. À l'initiative du Conseil des Citoyens Parisiens extracommunautaires. Envie de participation active par le moyen d'expression de votre choix ? Contact : sevgican.turker@gmail.com

UNE MOISSON DE COULEURS FLAMBOYANTES

"Parfois peindre et écrire, c'est juste un voyage dans un monde où nous n'avons pour repère qu'une forêt qui se mélange à l'esprit, où les couleurs jaillissent, sonores et idéales...". La forêt, sans doute aussi véritable repaire pour Sylvie Forestier, à la fois sylvie et forest, qui nous offre un beau petit livre façonné et relié à la main par les éditions Carnets-livres : "La Moisson des résonances", un recueil de ses illustrations aux couleurs flamboyantes commentées en quelques courts poèmes et suivies de deux contes, *Le fil bleu de l'horizon* et *Le songe d'Iftar*. Sylvie Forestier a maintes cordes à son arc. Son parcours d'artiste est semé de poèmes, de chansons, de contes, ainsi que d'expositions de collages et de peintures. Dans le 14e où elle demeure, elle a exposé au marché de la création et au festival des arts Losserand. La Moisson des résonances, Sylvie Forestier (18 euros). carnetslivres@gmail.com

LE 6 AVRIL SERA SYMPHONIQUE!

Dirigé par Adrien McDonnell, l'Orchestre symphonique de la Cité internationale universitaire de Paris (*) donnera un concert le 6 avril.

Au programme, l'association proposera "L'Oiseau de feu" de Stravinski (suite de 1919) et "Le Tombeau de Couperin" de Maurice Ravel. Comme à l'accoutumée l'orchestre nous offrira une création mondiale contemporaine, toujours en cours de composition à l'heure où nous imprimons. Cette œuvre de Jean-Paul Holstein (compositeur français né en 1939) sera jouée pour la première fois par de jeunes prix de grands conservatoires.

(*) 17, bd Jourdan à 20h30. Tarifs : 11 euros (intermittents et demandeurs d'emploi), 13 euros (moins de 30 ans), 16 euros (résidents du 13e et du 14e, séniors) et 22 euros. Réservations au 01.43.13.50.50 (de 14h à 19h).

OUVERTURE D'UNE GALERIE

La galerie Artempere, consacrée à la peinture abstraite de 1950 à nos jours, ouvrira ses portes début mars 2013 au 11, rue Boulevard. Cette ouverture donnera lieu à une exposition consacrée aux peintures de deux artistes du 14e : Stanley William Hayter (1901-1988) (voir La Page n° 96) et Hector Saunier (né en 1936) qui a travaillé avec Hayter et s'occupe maintenant de l'Atelier Contrepoint, rue Didot. François Albert, le directeur de la galerie, invite tous les amateurs d'art à le rejoindre pour l'inauguration de la galerie et le vernissage de l'exposition, le jeudi 21 mars 2013 de 17h à 22h au 11, rue Boulevard.

Quatorziens, dis-moi d'où tu viens ?

● Une expérience d'écriture et un recueil de témoignages sur l'adaptation des immigrés.

L'association Paroles d'expérience publie des histoires de vie basées sur des questions contemporaines : l'histoire institutionnelle enseignée correspond-elle vraiment aux histoires vécues ? Comment garder la mémoire de notre travail et des lieux ? Qu'est-ce que la vie nous apprend ? Comment vit-on aujourd'hui dans telle ou telle situation ? Comment gérer, le mieux possible, l'émotion que ces histoires suscitent en nous ? En partenariat avec l'association Florimont et dans la continuité du projet "Quatorziens, dis-moi d'où tu viens ?" (*), Paroles d'expériences vient de publier un recueil de témoignages.

La préface de Jean-Louis Robert introduit, avec objectivité et pertinence, ce répertoire de migrations successives et de joies de vivre dans le 14e. Les chefs d'orchestre de ce travail qui a duré près de deux ans sont Monica Dumont et Catherine Petit. Neuf témoins y racontent comment ils sont devenus habitants du 14e arrondissement.

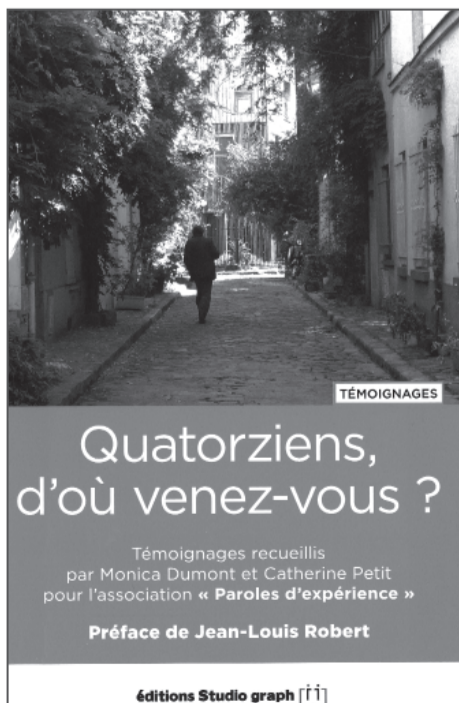
Certains sont arrivés dans notre arrondissement par hasard et parce qu'ils cherchaient, à l'époque un logement abordable sur la rive gauche dont ils sont des aficionados. D'autres y avaient déjà un lien préétabli, par exemple par l'installation de parents réfugiés d'Arménie. Un seul en a fait le choix délibéré. On y voit la diversité de leurs origines, migrants des provinces françaises ou d'au-delà des frontières. Ils explorent la complexité de leur rapport avec leurs racines respectives ainsi que les processus de leur intégration, réussie pour la plupart, à la ville capitale. Ils y expliquent en quoi consistent leur attachement au 14e : la vie engagée et militante trépidante qui prospère

dans l'arrondissement y joue un rôle prédominant.

L'un d'entre eux rappelle sa participation au premier numéro de la Page, il y a donc 25 ans, sur les questions d'urbanisme et les constructions aux abords des voies RER à Montsouris. Il figure parmi les "éloignés" du 14e obligés de le quitter pour loger sa famille dans un espace suffisamment grand, et qui souhaiterait, une fois les enfants élevés, pouvoir y revenir vivre sa retraite et pourquoi pas reprendre la plume dans la Page.

BRIGITTE SOLLERS

(*) "Quatorziens, dis-moi d'où tu viens ?", Ed. Sudiograh, dans les bonnes librairies du 14e et auprès de l'association Paroles d'expérience www.parolexperience.fr ou 06.03.88.12.08



Droit de vote des étrangers extraCommunautaires

Le 14e se mobilise une nouvelle fois pour le droit de vote et d'éligibilité des étrangers : un collectif "droit de vote 2014" dans le 14e a été créé. S'inscrivant dans la campagne nationale, il a pour action, dans un premier temps, de recueillir un maximum de signatures pour la pétition nationale. De nombreux (ses) responsables politiques de gauche, et aussi du centre et de droite, se sont exprimé(s) en faveur de ce droit.

En 2012, lors des élections présidentielles et législatives, la nouvelle majorité a inscrit cette réforme dans son programme. Conformément à ses engagements dans sa déclaration de politique générale, le Premier ministre, en juillet puis en septembre, a promis qu'il y aurait un projet de loi en 2013.

Près de deux millions et demi d'étranger(e)s extracommunautaires vivent et travaillent dans des communes où elles/ils participent à la vie locale et paient des impôts.

La vie locale est un lieu essentiel de la vie démocratique et il n'existe aucune raison pour que toutes celles et tous ceux qui résident sur ces territoires n'y participent pas de façon égale. Il est temps de franchir une nouvelle étape pour l'élargissement du suffrage universel, la démocratie, la cohésion sociale et pour l'égalité des droits.

Pour signer la pétition : <http://www.droitdevote2014.org/>

En 2013 nous signons, en 2014 ils votent.





Joseph Nicéphore Niépce

Niépce et Daguerre, inventeurs de la photographie, ont leur rue dans le 14e

Genèse et aléas des découvertes

C'est au cours de l'été 1839 que le député et académicien François Arago présente, devant une Chambre et une Académie enthousiastes, le "procédé mis au point par M. Daguerre" (1) pour "fixer les images de la chambre obscure". La chambre "obscur" ou "noire" était connue depuis longtemps : si dans un espace sombre on perce un trou d'un côté, on observe, sur le côté opposé, l'image inversée de

la vue extérieure. Au 18e siècle, des peintres comme Canaletto ont reporté ces vues sur des papiers huilés, sortes de papiers calques, pour obtenir une grande précision dans leurs perspectives. Mais le Daguerrotypage était une image enfin fixée, que l'on pouvait conserver.

Cas exceptionnel, comme cette "invention" n'est pas susceptible d'être protégée par un brevet "car dès qu'elle sera connue chacun pourra s'en servir", l'État français l'acquiert pour en faire don au monde ! Pour cette acquisition, l'État s'engageait à verser une rente viagère annuelle de 6 000 francs à M. Daguerre, mais aussi une rente de 4 000 francs à M. Niépce fils. En effet, MM. Daguerre et Niépce père, décédés depuis, étaient liés par un contrat passé en 1829, par lequel ils "s'engageaient mutuellement à partager tous les avantages qu'ils pourraient recueillir de leurs découvertes". Dans les documents mis par M. Daguerre à la disposition de François Arago figurait d'ailleurs une "Notice sur l'Héliographie", rédigée par M. Niépce, qui expliquait : "La découverte que j'ai faite et que je désigne sous le nom d'Héliographie consiste à reproduire spontanément, par l'action de la lumière avec les dégradations de teintes du noir au blanc les images reçues dans la chambre obscure". D'après M. Daguerre, cependant, la perfection annoncée était loin d'être atteinte. Qui avait donc fait quoi ?

Niépce et Daguerre, deux personnalités bien différentes

Joseph-Nicéphore Niépce, (1765-1833), originaire de Chalon-sur-Saône, était un homme des Lumières. Dans ce siècle où sciences et méthodes expérimentales progressaient rapidement, les savants devenaient inventeurs. C'est cette passion qui saisit bientôt Nicéphore et son frère Claude, dans des domaines variés. À partir de 1816, Claude se fixe en Angleterre et Nicéphore s'installe dans la maison familiale de Saint-Loup-de-Varennes, près de Chalon, pour tenter de capter les images de la "chambre obscure".

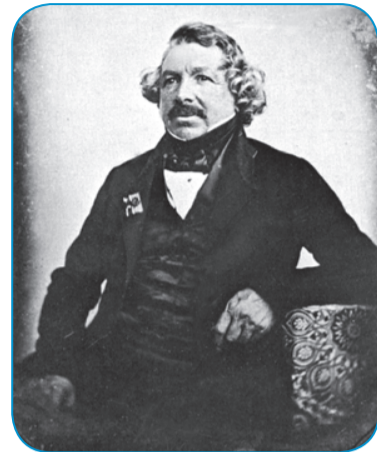
Louis-Jacques-Mandé Daguerre, 1787-1851, peintre originaire de la région parisienne et personnage plein d'entre-gent, s'affirme bientôt comme talentueux décorateur de théâtre. En 1822 il acquiert quelque célébrité grâce au Diorama, un spectacle utilisant des toiles peintes en trompe l'œil grâce à une chambre noire et des effets d'éclairage variés.

Aussi bien Niépce que Daguerre font appel au savoir-faire de l'ingénieur opticien Vincent Chevalier, qui les met en relation. Impressionnés l'un par l'autre ils entament une correspondance et signent un contrat d'association en 1829. C'est à cette occasion que Niépce rédige enfin sa "Notice sur l'Héliographie" qui résume en huit pages ses découvertes.

Dans cette association, il semble que Daguerre souhaitait vivement être mis au courant des travaux de Niépce, lequel comptait sur l'expérience de Daguerre dans la fabrication des chambres noires pour raccourcir les temps de pose, qui étaient de plusieurs jours. Après quelques courts séjours de Daguerre à Saint-Loup-de-Varennes les deux hommes mettent au point en 1832 le "Physautype", qui permet de raccourcir les temps de pose à sept ou huit heures. Daguerre refusait cependant de divulguer les méthodes tant que ces temps n'étaient pas abaissés à quelques minutes, car il avait en tête de faire des portraits. Tous ces résultats étaient donc secrets quand Niépce mourut brusquement, en juillet 1833. Daguerre qui, jusque-là, avait peu contribué aux travaux, se lança alors activement dans des recherches qui amenèrent enfin à la découverte d'un procédé où le temps de pose était de l'ordre de quinze minutes : le daguerrotypage était né (voir encadré). Son succès fut immédiat et fit la fortune de Daguerre.

La redécouverte de Niépce

L'apport de Niépce serait sans doute demeuré ignoré si un chimiste passionné de photographie, Jean-Louis Marignier (2), n'avait eu la curiosité, en 1889, de rechercher l'origine de celle-ci au musée de



Louis Daguerre

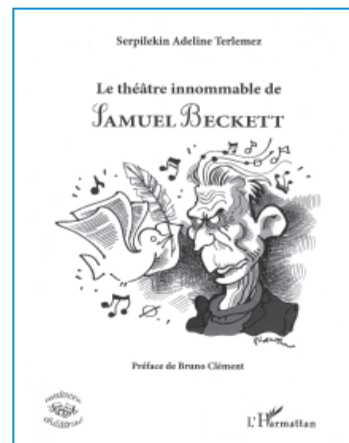
la photographie de Chalon-sur-Saône et à la maison familiale de Niépce de Saint-Loup-de-Varennes. Les documents présentés suscitèrent, chez lui, beaucoup d'interrogations. Il décida, pour mieux comprendre ce que Niépce avait bien pu réaliser de son vivant, de suivre très exactement les premières étapes du procédé décrit dans la "Notice sur l'Héliographie". Dès son premier essai il obtint une image, qui était un négatif (voir encadré).

Après ce premier succès Marignier se pique au jeu et mène un véritable travail de détective, aidé en cela par des correspondances familiales conservées, pour reconstituer l'œuvre de Niépce. En quelques années il découvre qu'en exploitant ses premières images négatives Niépce avait inventé la photogravure, sur différents supports. Il explique comment la seule plaque photographique de Niépce qui ait été conservée jusqu'à aujourd'hui et qui se trouve à Austin, au Texas, pouvait, suivant l'angle de vue, apparaître en négatif ou en positif ; en analysant ombres et lumières il précise la date de cette plaque : juillet 1827. Il montre enfin que Niépce avait su inverser les négatifs en positifs en utilisant les vapeurs d'iode. Niépce est donc bien le premier inventeur de la photographie. Mais ce que cette histoire nous dit aussi est qu'inventer ne suffit pas, il faut savoir transmettre... et savoir vendre.

A. T.

(1) Source : gallica.bnf.fr/Bibliothèque nationale de France

(2) J-L Marignier, Niépce. L'invention de la photographie, Paris, Belin, 1999.



Ce travail universitaire, salué par des beckettistes avertis, ne se lit certes pas comme un roman. Pourtant, à ceux qui prendront le temps de le parcourir il donne des clés pour comprendre et ouvre la sensibilité à une œuvre singulière et profondément humaine. Beckett a trouvé un passeur.

F. C.

(*) Le théâtre innommable de Samuel Beckett, Serpilekin Adeline Terlemez, Ed. L'Harmattan, avril 2012, 28 €

Niépce et Daguerre : les procédés

Niépce utilisait de l'asphalte, ou "bitume de Judée", dissous dans de l'huile essentielle de lavande. Ce vernis était appliqué sur une plaque d'argent poli, ainsi prête à être placée en chambre noire. Après exposition, "l'empreinte reste inaperçue". On dirait aujourd'hui que l'image est latente. Mais en plongeant la plaque dans un dissolvant, "l'empreinte se découvre peu à peu". On sait aujourd'hui que la lumière diminue la solubilité du bitume. Les parties peu exposées sont dissoutes, et laissent voir l'argent poli, les parties très exposées, non dissoutes, restent sombres. On obtient donc un négatif. Niépce a cherché des années durant à transformer ce négatif en image positive et a fini par y parvenir en utilisant des vapeurs d'iode.

Daguerre employait comme supports des feuilles d'argent plaquées sur cuivre. Après polissage, la plaque est soumise à des vapeurs d'iode ce qui la rend sensible à la lumière. Placée en chambre noire elle peut "recevoir l'image de la nature", en quelques minutes de pose. Cette image est révélée par des vapeurs de mercure. Le résultat est une image unique, positive, inversée, d'une grande finesse dans les dégradés de tons du noir au blanc, qui peut être conservée indéfiniment.

Essai sur le théâtre de Samuel Beckett

● Au conseil des citoyens parisiens extracommunautaires du 14e j'ai rencontré Serpilekin Adeline Terlemez, "beckettienne".

Nous sommes nombreux à nous souvenir d'avoir vu un jour au théâtre *En attendant Godot*, de Samuel Beckett. À la question triviale : "Alors, qu'en avez-vous pensé ?", nous sommes beaucoup moins nombreux à pouvoir en dire plus que ce que dit notre moue ambiguë. Tout au plus nous pourrions affirmer que la critique situe l'écrivain dans ce courant nommé "théâtre de l'absurde". Ce n'est pas le cas de Serpilekin Adeline Terlemez, que cette étiquette ne convainc pas. Elle a cherché ce qui amène Beckett à rompre "avec le théâtre qui plaît pour un théâtre qui dérange". Dans un essai (*) publié récemment elle relie le théâtre de Samuel Beckett à l'ensemble de son œuvre et à son parcours d'écrivain. Surtout, grâce à une approche sensible,

incarnée, elle permet au lecteur de rencontrer la vision de l'homme et du théâtre selon Beckett.

Née en Turquie, ouverte à la culture des autres, passionnée par les langues – y compris celle de la musique – Serpilekin Terlemez décline cette passion selon plusieurs modes : la traduction littéraire et la poésie. Après une maîtrise sur le théâtre de marionnettes, elle se consacre à l'étude de l'œuvre de Beckett jusqu'à l'obtention d'un doctorat. Elle écrit : "Ses personnages représentent l'homme qui veut que l'on entende sa voix dans le silence de la vie faite de paradoxes. Ces personnages ne me sont pas étrangers, ils sont de ma famille ; Beckett qui débarque à Paris ne m'est pas étranger non plus, je me reconnais à travers sa vie, son français, son parcours."

La découverte de cette œuvre multiforme, elle l'évoque ainsi : "Je ne sais pas exactement à quel moment j'ai connu Beckett (...). J'étais toute jeune, c'est certain, et très touchée par ses écrits qui me tenaient à cœur. J'avais l'impression de connaître ses personnages. Car moi non plus je ne circule pas comme tout le monde". Cette confiance pudique, il faut l'associer à la mobilité réduite de son corps qui complique tout. Expérience extrême que Serpilekin Terlemez transmute dans une lecture surprenante – inédite, aux dires des spécialistes – de Beckett : "Nous voulons démontrer que l'œuvre de Samuel Beckett est celle de l'humour qui introduit à la fois un écart et un contact dense avec son spectateur et son lecteur".

Où trouver La Page?

La Page est en vente à la criée sur les marchés du quartier (Alésia, Brancusi, Brune, Daguerre, Edgar-Quinet, Coluche, Villemain) et dans les boutiques suivantes.

Rue d'Alésia

n° 1, librairie L'Herbe rouge
n° 40, librairie Ithaque
n° 207, kiosque

Rue Bezout

n° 33, Tempo Vitraux

Rue Boulevard

n° 14, librairie L'Arbre à lettres

Rue Boyer-Barret

n° 1, librairie papeterie presse

Rue Brézin

n° 33, librairie Au Domaine des dieux

Boulevard Brune

n° 134, librairie presse

Marché Brune

Mbaye Diop, tous les dimanches à l'entrée du marché

Rue du Coëdic

n° 59, l'Insolite, café restaurant

Rue Daguerre

n° 61, Bouquinerie Oxfam
n° 66, café Nagerre

n° 80, Paris Accordéon

Rue Didot

n° 53, librairie Lally
n° 61, France Foto Alésia
n° 97, Didot Presse

Place de la Garenne

n° 9, Café associatif, Le Moulin à café

Avenue du Général-Leclerc

n° 10, kiosque Daguerre
n° 90, kiosque Jean-Moulin

Rue de Gergovie

n° 41, De thé en thé
n° 65, Atelier Arzazou

Rue du Général Humbert

n° 2-4, Compagnie Bouche à bouche

Avenue Jean-Moulin

n° 12, librairie Sandrine et Laurent

Avenue du Maine

n° 165, tabac de la Mairie

Place Marcel Paul

n° 9, Association Florimont

Rue d'Odessa

n° 20, Librairie d'Odessa

Rue Olivier-Noyer

n° 5, Archimède

Place de la Porte-de-Vanves

n° 3, librairie du lycée

Rue Raymond-Losserand

n° 63, librairie Tropiques
n° 72, kiosque métro Pernety

Boulevard Raspail

n° 202, kiosque Raspail

Avenue René-Coty

n° 16, librairie Catherine Lemoine

Rue de la Tombe-Issoire

n° 91, librairie

Rue Vercingétorix

n° 16, Galerie Les Boulistes

Rue Wilfried-Laurier

n° 2, Les Jardins numériques

La Page

est éditée par

l'association L'Equip'Page :
6, rue de l'Europe 75014.

Tél. (répondeur) : 06.60.72.74.41

contact@lapage14.info

Directrice de la publication :

Muriel Rochut

Commission paritaire 0613G83298

Impression : Rotographie,

Montreuil. Dépôt légal :

janvier 2013